



Les Numéros

On ne s'arrête pas

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE

PROVERBES ET POESIES

SCIENCE ET ARTS

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 9 DECEMBRE 1904

Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO., LIMITED

Office: 325 rue de Chartres, N. O.

Address: at the Post Office at New Orleans, at Second Union Mailer.

SPONSOR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. LE JOURNAL A LA VENTE DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UN AUTRE PAGE.

LE SACRE De Napoléon I^{er}

Souvenirs d'un Page.

Dès les premiers jours de novembre 1804, tout était déjà disposé pour donner à la cérémonie du sacre, qui avait été irrévocablement fixée au 2 décembre suivant, un éclat et une pompe sans pareils. Ce jour-là, l'empereur et l'impératrice durent éprouver cet émoi qui doit toucher le plus le cœur des souverains : l'amour et l'enthousiasme que le peuple fit éclater à leur vue avaient cet air d'abandon et de vérité qu'on peut distinguer aisément de des clameurs soudoyées à l'avance.

Le 2 novembre, le saint-père avait quitté la capitale du monde chrétien pour venir lui-même sacrer leurs Majestés. Il devait être à Fontainebleau le 22.

Depuis quatre jours, une grande partie de la cour était à Fontainebleau, excepté Joséphine, c'était le premier voyage qu'en faisait à ce château, dont j'avais entendu parler depuis mon enfance, je fus en chanté de la partie. Je fis la route dans une belle et bonne voiture attelée de quatre chevaux, avec MM. C. D. et M. Ces messieurs avaient pris avec eux, par-devant le marché, de ma vie je n'avais été aussi vite. Mes camarades (ceux qui étaient plus âgés et plus gais) que moi, en un instant ceux qui savaient monter à cheval) nous entouraient (j'étais dans un vain de peindre le plaisir et l'émotion qu'ils me firent éprouver. Quoiqu'en voiture je me voyais, par la portière, glisser à côté de moi.

Nécessairement je ne pouvais pas être du nombre de ceux qui suivaient l'empereur lorsqu'il alla au-devant de Sa Sainteté, mais en revanche je fus des premiers qui regardent la bénédiction du pape lorsqu'il arriva au château de Fontainebleau.

Le saint-père, avec la suite peu nombreuse qu'il avait amenée, quitta ce premier château pour venir à Paris où le pavillon de Flore avait été disposé pour le recevoir. Aussitôt son arrivée, l'impératrice, suivie de la presque totalité de ses dames, alla lui faire une visite. Le pape leur donna à toutes sa bénédiction et des chapeliers.

Tous les évêques de l'empire français et un grand nombre d'ecclésiastiques étrangers, qui avaient été appelés à Paris pour le sacre ou qui y étaient venus par curiosité, se rendirent en masse, le lendemain, au palais, pour baser les pieds du saint-père, qui leur donna sa bénédiction. L'empereur avait placé auprès de lui les officiers du service d'honneur de sa maison, et le pape fut traité aux Tuileries comme il avait coutume de l'être au Vatican.

Deux jours après, c'est-à-dire le 1er décembre, Napoléon revint à Paris avec toute sa maison, et se rendit en cérémonie chez le saint-père qui distribua encore un bon nombre de bénédiction. Il en donnait dans son cabinet, dans son antichambre, dans la chapelle, dans sa voiture, par la fenêtre, etc. Enfin, je crois qu'il en donna plus pendant le peu de temps qu'il passa à Paris qu'il n'en reçut lui-même pendant la durée de son pontificat : il devait en avoir le bras fatigué.

J'avais l'honneur de voir Pie VII presque tous les jours. Il était impossible de ne pas être édifié de sa touchante bonté, de sa tolérance, de sa simplicité et de son extérieur qui commandait le respect et la vénération.

Un jour qu'il reprit, comme à

son ordinaire, en donnant des bénédiction à tous ceux qui s'agenouillaient sur son passage, un officier très jeune crut devoir, en sa qualité de protestant, ne pas faire comme tout le monde et refusa de s'humilier. Le pape, ayant deviné son intention, s'approcha de lui en lui disant doucement : — Jeune homme, la bénédiction d'un vieillard porte toujours bonheur !

D'après ces sublimes paroles, on s'imagina que notre officier abjura, pour embrasser la religion catholique et romaine, point du tout : en 1815, après l'affaire de Waterloo, il passa au service du pacha d'Égypte et se fit Turc.

Le successeur de saint Pierre vivait au palais de la manière la plus édifiante. Non seulement il faisait maigre toute l'année, mais encore il ne buvait que de l'eau. Les officiers de sa suite ne se plaçaient pas de tant de tempérance : ils buvaient et mangèrent depuis le matin jusqu'au soir. Ils semblaient n'avoir pas d'autres devoirs à remplir.

L'empereur avait expressément ordonné que tout ce qui serait demandé par eux fût religieusement fourni. Ceux-ci le savaient, aussi assés-ils l'abusèrent de cette facilité. Par exemple ils demandèrent chaque jour six bouteilles de vin de Champagne, pour la table du pape, une autre fois c'étaient des liqueurs ou des friandises pour eux quoique toutes les tables entretenues pour les personnes de la suite de Sa Sainteté fussent servies avec magnificence. Toutefois, il paraissait que le signor... l'un de ses officiers ecclésiastiques, ne trouvait pas sur la table à laquelle il était assis des mets qui pussent apaiser son robuste appétit. En voici une preuve :

Un soir, l'un de nous, de service auprès du saint-père, ayant besoin de passer dans un cabinet de toilette, trouva le signor... occupé à devorer une poulette aux truffes, qu'il avait eu l'adresse d'emporter ; la table sur laquelle il avait dressé son couvert n'était autre que ce meuble que les tapissiers décorent du nom coquet de "bonno", et qu'on nomme trivialement une table, de nuit. Il faut noter que c'était un samedi. Le pauvre homme !

Le gouvernement, sur le point de changer de forme, avait aussi changé ses habitudes. Une étiquette minutieuse avait été introduite au palais. L'état de son arrivée difficile de pénétrer là où on arrivait de prime abord auparavant. Ce fut à partir de ce moment que l'on vit Napoléon s'entourer de gens qui faisaient partie de la noblesse, les nouveaux en train jaloux, ils s'en plaignaient à l'empereur. Celui-ci ne les écouta pas, la fusion des partis et des opinions devait s'opérer tant bien que mal dans le palais des Tuileries : de là les jalousies et les haines qui s'entretenirent constamment jusqu'en 1814, époque où les monarchistes l'emportèrent.

Sur ces entrefaites, le jour fixé pour la cérémonie du sacre était arrivé. Il faisait un temps abominable. Ce fut néanmoins un beau spectacle. On avait fait badigeonner l'intérieur de l'église Notre-Dame. On y avait construit deux galeries, et des tribunes richement décorées. Un monde prodigieux les remplissait déjà dès six heures du matin.

Sans entrer dans les détails de la longue et magnifique cérémonie du couronnement, que je ne me rappelle qu'imparfaitement quoique j'y fusse acteur, je me contenterai de dire que le pape partit le premier des Tuileries à six heures du matin, pour se rendre, avec son cortège particulier, à l'archevêché, où il devait entrer dans la cathédrale par un couloir pratiqué à cet effet.

Au moment fixé pour le départ de Sa Sainteté, le cortège éprouva un instant de retard causé par un usage dont on était loin de se douter à Paris : le grand maître des cérémonies n'avait pas pensé à ce détail.

A Rome, lorsque le pape sortait de son palais pour aller officier dans quelque église comme celle de Saint-Pierre ou Saint-Jean de Latran, un de ses principaux camériers partait seul, avant lui, monté sur un âne et portant une grande croix de procession. Ce fut au moment où le saint-père allait se mettre en route pour aller à l'archevêché que le grand maître des cérémonies apprit cette coutume.

Le camérier s'était refusé obstinément à prendre une plus noble monture, on fut obligé de mettre tous les valets de pied du palais à la recherche d'un âne. Ils eurent le bonheur d'en trouver un assez présentable chez une fruitière de la rue du Doyenné. Le premier piqueur se hâta de le faire épousseter et étriller et de le couvrir d'une housse très riche chamarrée de galons et de glands qui pendaient jusqu'à terre et de l'amener jusqu'au pied de l'escalier du pavillon de Flore. Le camérier monta dessus et traversa avec un sang-froid imperturbable la double haie de soldats et l'innombrable multitude qui débordaient les quais et qui ne pouvaient s'empêcher de rire de ce spectacle bizarre et nouveau chez nous.

Tout étant réglé et arrêté, et chacun à son poste, l'empereur, précédé de tout le service d'honneur et suivi de tous les officiers de sa maison militaire, sortit de la galerie de Diane en grand costume. L'impératrice suivait, la dame d'honneur portait la queue de son manteau. Joséphine avait une tournure enchanteresse en grand habit de cour : sa nouvelle dignité lui allait à ravir.

Il n'est point de même de Napoléon : peu accoutumé à pareille représentation, il avait véritablement une tournure fort originale, on eût dit d'une vieille femme habillée en homme. Ajoutez à cela M. de Talleyrand en costume de grand dignitaire (celui de Henri III), le pantalon de soie collant avec des souliers de satin blanc, portant la queue de l'empereur et suivant, clopin-clopant, son nouveau maître qui, marchant fort vite, s'embarraissait à chaque pas dans les plus nombreux de ce costume qu'il revêtait pour la première fois, et vous aurez devant les yeux le tableau le plus grotesque qu'il soit possible de voir. Personne ne riait cependant : moi-même j'eus assez d'empire sur moi pour garder mon sérieux ; mais comme je m'en dédommageai après ! Ah ! c'était surtout le souvenir du grand chambellan, sa longue épée et sa courte queue en trompette ! J'en ris encore, et le prince dot me pardonner, car, du côté du ridicule, il n'épargnait personne. Le jour du sacre on put se regarder comme étant quitte envers lui.

En sortant de la cour du palais, le cortège prit la rue St-Honoré jusqu'à celle des Lombards, le pont au Change, le Palais de Justice, le parvis Notre-Dame et entra à l'Archevêché. Ce cortège était de la dernière magnificence. J'en appelle à ceux qui ont été à même de le voir défiler. Tous les grands personnages appelés à concourir à la cérémonie montèrent dans les voitures qui devaient précéder celle du sacre. Cette dernière voiture était très grande, à glaces et sans panneaux. Le fond était semblable au devant ; aussi, lorsque leurs Majestés montèrent, elles se trompèrent de côté et se placèrent sur le devant. Joséphine s'aperçut à première de cette erreur et en avertit Napoléon : ils changèrent de place en souriant de la méprise.

Nous étions très près ainsi dire juchés sur la voiture : les uns sur l'impériale, les autres derrière, ceux-ci devant, ceux-là debout et cramponnés aux portières, moi j'étais "en lapon" à côté du cocher.

En arrivant à l'Archevêché, toute la suite de l'empereur trouva des chambres princières où chacun put remédier au désordre de sa toilette.

On avait, comme je l'ai dit, pratiqué depuis l'Archevêché un long couloir fort large qui regardait autour de l'église en dehors, et qui venait aboutir à la grande porte d'entrée. Ce fut par cette galerie que le cortège impérial arriva. Il offrait un spectacle vraiment imposant.

La masse déjà très nombreuse des courtisans de toute caste ouvrait la marche, venait ensuite les maréchaux de l'empire qui portaient ce qu'on appelle les honneurs sur des coussins de velours vert garnis d'abeilles d'or, ensuite les grands dignitaires et les grands-officiers de la couronne ; enfin l'empereur et l'impératrice.

Au moment où leurs Majestés entrèrent dans la métropole, il y eut un cri de "Vive l'empereur !" poussé deux fois du même élan. On eût dit d'une explosion. Je crierai comme les autres. Tous mes

camarades m'imitèrent. Cette immense quantité de figures immobiles, de riches costumes, de femmes et de militaires qui paraissaient sur les côtés de la métropole, me firent l'effet d'une énorme tapisserie mollement agitée par le souffle de l'air.

Le saint-père vint recevoir Napoléon à un prie-Dieu qui avait été disposé au milieu de la nef, il y en avait un semblable, à côté, pour l'impératrice. Là, ils entendirent l'office qui fut célébré par le pape en personne. Puis le saint-père prit la couronne qui était sur l'autel, et la présenta à l'empereur qui s'en coiffa sans plus de cérémonie. On a remarqué que, dans ces circonstances si importantes, les souverains disaient toujours quelque chose lorsqu'on leur posait sur la tête l'emblème du souverain pouvoir. Louis le Fainçant trouva que sa couronne était "trop lourde". Henri III avait dit : "elle me pique". Louis XVI : "elle me gêne". Napoléon dut dire : "elle me va bien, elle ne me gêne pas."

Après l'empereur avait-il cent son front de la couronne, qu'il l'ôtait pour la mettre sur celle de l'impératrice, après quoi il la rendit au pape qui la replaça sur le coussin où elle était d'abord. Enfin on reprit le chemin par lequel on était venu pour retourner à l'Archevêché, toujours dans le même ordre, et leurs Majestés remontèrent en voiture.

Le lendemain 3 décembre, leurs Majestés se rendirent à l'Hôtel de Ville où une fête magnifique leur avait été préparée. Elles arrivèrent à cinq heures, et suivant l'usage qui a toujours été observé à chacun des anniversaires du sacre, la ville de Paris leur donna à dîner ; elle se distinguait dans cette occasion par la magnificence qu'elle déploya, par la somptuosité du service et par une excessive profusion. Ce fut un jour de gala universel. La ville avait fait distribuer au peuple, dès le matin, dans chaque arrondissement des comestibles froids, dès l'après-midi, on chargea toutes les fontaines de vin, et l'on dansa toute la nuit dans les places publiques.

A l'Hôtel de Ville, on avait fait une salle de la grande cour au moyen d'un ouvrage de charpente très forte. Cette construction soutenait un plancher à la hauteur des fenêtres du premier étage, que l'on avait transformés en portes, pour communiquer de plain-pied et plus facilement avec les appartements latéraux.

Il aurait été difficile de rassembler une société plus brillante que celle qu'offrait la réunion de tous les citoyens notables de Paris. L'empereur aimait particulièrement tout ce qui fournissait l'occasion de s'entretenir avec ce qu'on appelle le haut commerce. Quant à l'impératrice, quoique souffrante et extrêmement fatiguée, elle supporta cette grande présentation sans paraître de sa bonne grâce et de son amabilité habituelle.

Elle eut besoin de beaucoup de patience, car en faisant le tour de cette immense réunion, elle dut répéter plus d'un millier de fois, et cependant d'une manière toujours différente, la petite phrase de cour qui sert à toutes les cérémonies : mais elle savait si bien ajouter quelques paroles aimables, de ces mots qui entraînent vers elle tous ceux qui étaient témoins de sa grâce que nous même elle nous persuadait, et que tout en la suivant et en l'écoutant, ses moins paroles nous semblaient toujours nouvelles.

EMILE MARO DE SAINT-HILAIRE.

Grande célébration.

South Bend, Ind., 3 décembre — La célébration du Jubilé d'or de l'Immaculée Conception à l'Université de Notre Dame, au jourd'hui, était présidée par l'archevêque Agius, délégué apostolique aux Philippines.

En s'adressant aux étudiants après la grand-messe pontificale, l'archevêque, qui est en route pour Washington où il va voir le secrétaire Tait, a déclaré que sa mission à l'archevêché était de rétablir la paix, d'aider les Philippines dans la réalisation de leurs aspirations légitimes et de les encourager à rester fidèles au gouvernement actuel.

"Lorsque j'ai été choisi par le Saint-Père", a dit le délégué, "je lui ai demandé ce que je devais faire."

"Allez", m'a-t-il répondu, "et continuez ce que vous avez fait à Rome pendant dix ans. Considérez-vous au bien des âmes. Aidez les à rester fidèles au gouvernement présent. N'allez pas comme politicien mais comme apôtre."

L'archevêque a montré le même empressement à exposer sa mission pratique dans le discours qu'il a adressé aux étudiants de Notre Dame, qu'il a exhortés à s'associer à l'œuvre qui doit être accomplie dans les îles.

"Il y aura parmi vous, leur a-t-il dit, des avocats, des ingénieurs et les espères, des professeurs. Tous seront utiles. Il y aura peut-être aussi des soldats, mais à ceux-là je dirai : n'apportez ni armes ni munitions de guerre. Nous ne voulons plus de poudre à canon dans les Philippines ; nous voulons la paix. Venez comme amis. La délégation vous sera toujours favorable, et vous serez accueillis comme des amis, et non comme des combattants. Le programme que j'apporte de Rome est fait de paix."

Explosion fatale.

Tacoma Wash., 8 décembre — Une dépêche de Burnett, Wash., au "Leader" dit que onze mineurs ont été tués par une explosion dans la mine de charbon Burnett, et il est possible que le nombre des victimes s'élève à quinze.

Des recherches ont été faites immédiatement, et au bout de huit heures onze corps brûlés et mutilés étaient retrouvés.

Huit de ces malheureux étaient des pères de famille et les trois autres des célibataires.

Quatre autres mineurs au moins sont dans le puits, mais comme il a été considéré imprudent de continuer les recherches on a abandonné l'espoir de les retrouver. On attribue le désastre au feu grisou.

La mine Burnett appartenait à la South Prairie Coal Company. Cinquante hommes travaillaient dans la mine, mais juste avant la catastrophe quelques-uns sont remontés à la surface et d'autres ont pu se mettre en sûreté aussitôt après la terrible explosion qui a ébranlé le territoire avoisinant comme l'eut fait un tremblement de terre.

La mine en question emploie de soixante-quinze à cent mineurs dans ses deux puits.

La plupart de ces employés sont des Polonais et des Italiens.

Les représentants de l'empereur d'Allemagne.

New York, 8 décembre — Le major général Von Lowenfeld et le major contre Von Schmetlow, de l'armée allemande, qui représentaient l'empereur Guillaume à l'inauguration de la statue de Frédéric le Grand à Washington, sont arrivés ici après une tournée dans l'est et dans l'ouest et s'embarqueraient pour l'Allemagne samedi.

"Nous avons pu apprécier la charmante hospitalité américaine", a dit le général Von Lowenfeld à un journaliste du pays.

"Nous avons inspecté certains de vos grands établissements industriels et de vos postes d'armée, et ce que nous avons vu est remarquable."

J'ai visité des casernes dans presque toutes les parties et l'Europe, et je dois dire qu'une com-

AU PUBLIC.

Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES et ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en noyer ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres ; de GRAVURES, cadres pour tableaux et portraits ; de STORES, corniches, embrasses, albums, étiquettes, ornements de fantaisie, statues en bisque et bronzes, vases, bibelots, accessoires, etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété des articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et pour panneaux. Nous sommes les seuls qui possèdent un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux Etats-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.

Oscar Uter, Gérant. L. UTTER, HEIRS

Nos 223 et 225 RUE ROYALE.

Nouvelles japonaises.

Tokio, 3 décembre, 11:30 a. m. — Le commandant des batteries de terre navale japonaises devant Port Arthur, dit dans son rapport du 7 décembre. Une inspection faite aujourd'hui (7 décembre) de la Colline de 203 mètres démontre que le navire à tourelles le Potlva a coulé comme on l'a annoncé le 6 décembre.

Le cuirassé "Retzivan" paraît avoir sombré, car sa poupe est sous l'eau.

Le bombardement d'aujourd'hui (7 décembre) a considérablement avarié le cuirassé "Pobieda" qui penche à tribord et laisse voir une partie de sa coque qui est partiellement endommagée.

Rapport du commandant.

Tokio, 3 décembre, 6 p. m. — Le rapport suivant du commandant de la batterie de terre navale devant Port Arthur a été reçu à 2 heures cet après-midi :

"La cheminée de centre du Pobieda est sérieusement avariée et sa poupe est sous l'eau. Le second pont du cuirassé Peresviet est submergé. Le cuirassé Retzivan est couché sur le flanc droit et son second pont est presque entièrement couvert d'eau."

"Le croiseur protégé Pallada, qui se trouve entre le Retzivan et le navire Amur ne peut pas être distinctement vu, mais il paraît s'enfoncer légèrement à l'arrière. On ignore l'étendue de ses avaries."

Le croiseur protégé Bayan brûle et les flammes ont atteint la passerelle. Le cuirassé Sevastopol paraît mouillé dans le port de l'est à côté de la grande grue, mais on ne peut voir que le haut de ses mâts, une colline cachant complètement sa coque."

Le Pallada, le Bayan et le Sevastopol ont été les principaux points de mire des canons aujourd'hui."

Expedition à Fez

New York, 3 décembre — Sidé Guebah, accompagné de Kaïd Aïssa Bed Omarat, qui, en dehors du prestige dont il jouit à la cour du Sultan, exerce une grande influence dans tout le district de la côte, est sur le point de partir pour Fez, dit une dépêche de Tanger au "Herald", où il va user d'autorité pour percevoir les impôts que doivent au gouvernement les Kabyles de la côte.

Un détachement des troupes stationnées à Robat formera son armée expéditionnaire, et la balance des soldats servira à rétablir la tranquillité qui est troublée depuis si longtemps dans les districts d'Akba-el-Hamra, d'Alcazar, d'Arbiza et de Tanager.

Peste bubonique.

New York, 3 décembre — Quatre cas de peste bubonique sont rapportés à Para, d'après une dépêche de Rio de Janeiro, Brésil, au "Herald."

INCIDENT CLOS.

Constantinople, 3 décembre — La Porte a accédé aux demandes des Autrichiens relativement à la détention du courrier autrichien et l'incident est considéré clos. Les complications dont on était menacé ont par conséquent été évitées.

L'ultimatum autrichien demandait la destitution du directeur de la douane, du secrétaire général du vilayet et du chef de police de

NEW CHARLES HOTEL
Moderne. A l'opéra de Fez.
Première Classe.
Peut recevoir mille personnes
BAINS AU ST-CHARLES
Torque - Ruse - Romain - Ordinaire.
OUVERT JOUR ET NUIT.
Les Lundis, Mercredis et Vendredis
sont les jours pour les dames de 8 heures à 10 heures p. m.
A. R. BLAKELY & CO., Limited
Propriétaires.
1460-61

Charbon
Charbon Pittsburg.
Charbon Alabama.
Charbon Anthracite.
Coke de Gaz et de Fonderie
W. G. COYLE & CO.,
823 rue Carondelet, coin Union
PHONE 211, 22, 16.
Cour Succursale - 4716 rue
Magasin, coin Valence. II
250-27